

# Candide. Journal à cinq centimes. Paraissant le mercredi et le samedi de chaque semaine

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Candide. Journal à cinq centimes. Paraissant le mercredi et le samedi de chaque semaine. 1865/05/24.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

\*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

\*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[Cliquer ici pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

\*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

\*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [reutilisation@bnf.fr](mailto:reutilisation@bnf.fr).

# CANDIDE

Journal à Cinq centimes

PARAISANT LE MERCREDI ET LE SAMEDI DE CHAQUE SEMAINE.

**BUREAUX :**

3, place Sorbonne, à Paris, Ouverts de midi à 3 h., et le dimanche de midi à 4 h.  
Les Abonnements partent du 1<sup>er</sup> et du 15 de chaque mois.  
POUR LES DÉPARTEMENTS..... 10 CENTIMES LE NUMÉRO.

**ABONNEMENTS :**

Paris .....	trois mois, 1 fr. 50 c. —	Six mois, 3 fr. —	Un an, 6 fr.
Départements.....	id. 2 " —	id. 4 " —	id. 8
Étranger.....	id. 2 50 —	id. 5 " —	id. 10

## LE PÈRE GRATRY.

Science et foi.

(2<sup>e</sup> article).

Le père Gratry n'a pas toujours si malencontreusement embourbé sa foi dans les fondrières de la science. Il explique le miracle de Josué avec une orthodoxie toute cavalière : « Josué, dit-il, s'est exprimé comme un ignorant. Mais le Seigneur, voulant exaucer son vœu, a arrêté le mouvement de la terre. » Son vœu, non ; dites son ordre impérieux, l'ordre d'un capitaine à sa troupe. A ce commandement du capitaine Josué, le soleil continue à marquer le pas. Le lieutenant Jéhovah arrête la terre : « Halte ! fixe ! en place repos ! »

Très-bien. Ici le révérend père a eu de la chance. Il ne connaissait pas la théorie mécanique de la chaleur et son ignorance l'a sauvé d'un mauvais pas. Mais ce n'est que partie remise. En attendant, la substitution de la terre au soleil dans la manœuvre du colonel Josué, reste un escamotage à demi-réussi. La science, bonne jeune femme, en passe beaucoup à la foi, qui est rageuse comme toutes les vieilles filles, jaunes et édentées. Une moue dédaigneuse, un petit sourire moqueur pour le tour de passe-passe, voilà tout. D'ailleurs, quand la science a dit, c'est dit. Elle ne rabâche pas sempiternellement comme sa pie-grièche de rivale.

Cependant, puisque notre docteur prétend aux explications scientifiques, c'était ici le cas de faire ses preuves. « Le seigneur a arrêté le mouvement de la terre, » c'est bref, mais bien vague. La terre a un double mouvement, celui de translation autour du soleil ou mouvement annuel, celui de rotation sur elle-même en 24 heures, ou mouvement diurne. Ont-ils été suspendus tous deux, ou seulement la rotation ? La science les déclare connexes et inséparables. Qu'en dit le Révérend Père conciliateur ?

Si la terre a continué sa marche, en cessant simplement de tourner sur elle-même, comme la roue ensabotée d'une diligence qui enraie, une moitié de la planète a eu double journée, l'autre, double nuit. Grande surprise à coup sûr pour les quatre parties du monde qui, excepté ce petit coin de Chanaan, ne savaient absolument rien de la grande bataille du général Josué. Or, l'histoire ne dit nulle part un mot de cette aventure extraordinaire. Serait-ce parce qu'il n'y avait pas alors de pendules ?

Si la terre a fait une halte complète de 24 heures, même observation, d'abord, quant au silence universel de l'histoire. Mais cette difficulté n'est rien. Il s'agit de bien autre chose : Par la cessation du mouvement centrifuge, notre globe, en vertu du mouvement centripète (ou attraction), a dû piquer une tête droit sur le soleil, avec une vitesse accélérée selon la loi connue du carré des distances, après 24 heures de chute, une poussée du bon Dieu sans doute lui a fait reprendre sa marche circulaire... ou elliptique, ne chicanons pas, et comme elle s'était rapprochée de l'astre central, elle a parcouru dès lors une orbite plus petite. Donc l'année a été raccourcie. Était-elle plus longue avant l'aventure Josué ? Notre docteur n'en souffle mot. Cependant, puisqu'il concilie la foi avec la science, le miracle avec les lois générales de l'univers, il devait au public sur ce point un bout d'explication. Ce silence m'afflige.

Malgré sa gravité, cette culbute de notre planète n'est pourtant encore qu'une plaisanterie, comparée aux conséquences vraiment sérieuses de la fantaisie du Maréchal Josué. On sait depuis peu que le mouvement se transforme en chaleur, comme la chaleur

en mouvement. Le père Gratry l'ignorait, il le sait aujourd'hui. Comment va-t-il se tirer de là ? D'après l'équivalence de ces transformations, la terre, par l'arrêt subit de sa course, aurait été fondue comme une cuiller d'étain dans la marmite d'un rétalement de casseroles, et le genre humain frit instantanément sans beurre ni saindoux.

Ces astres qui se promènent poétiquement dans l'espace, sont tout aimables et gracieux. Mais il ne fait pas bon les déranger dans leur promenade. Ils deviennent brutaux en diable et cognent dur. Le colonel Josué n'était pas simplement un ignorant, comme l'appelle avec assez d'irrévérence le savant oratorien, c'était un malavisé, et il lui en aurait cuit de sa pétulance, si Jéhovah, son ami intime, n'eût paré le coup. Heureusement, Jéhovah savait sa théorie mécanique de la chaleur, puisqu'il l'a inventée, ainsi que l'attraction et le reste. « Tout va bien, mes lois ! » s'est-il écrié, « ici derrière ! » Et sur ce, la terre s'est arrêtée honnêtement, gentiment, sans omelette ni scandale, comme un omnibus bien appris.

Le père Éternel, de toute évidence, a donc mis au panier les lois de l'univers, pour les beaux yeux de Josué, son Benjamin, qui avait besoin de pendre sans retard cinq routelets et d'égorger quelques milliers d'Amorrhéens. Le père Gratry, lui, n'admet pas cette confiscation et affirme la concordance du miracle avec ces lois. Il légitime de même par la science toutes les aventures et tous les dires bibliques.

Ce n'est certainement ni chrétien, ni raisonnable... deux épithètes bien étonnées de marcher ensemble pour la première fois. Dès qu'on suspend une des lois générales, pourquoi pas les autres ? Il n'en coûte pas davantage. On s'épargne du moins ainsi l'inconséquence et la contradiction, et on ne discrédite pas soi-même les miracles par une visible répugnance au merveilleux. Prétendre combiner la violation avec le maintien de l'ordre naturel, dire à la fois oui et non, c'est le pire des partis.

Mais voilà ! dans un temps d'ignorance, alors que l'erreur commune faisait du soleil une espèce de fonctionnaire terrestre, se levant à gauche et se couchant à droite, après sa petite course quotidienne, un capitaine, très pressé d'en finir, lui ordonne de s'arrêter. Peu de chose en somme, un charriot qui fait halte avant de rentrer sous la remise. Le miracle est simple, il devient dogme religieux. Mais un beau jour, il se complique. Des curieux impertinents découvrent que le soleil n'est point du tout un meuble ambulante de notre domicile sublunaire, mais un astre gigantesque, immobile à des profondeurs formidables.

Surprise... désarroi... confusion... fureur... vengeances ! On brise les os de ces perturbateurs de l'ordre et de la religion. Peine perdue ! la vérité reste... l'ignorance aussi par malheur. Cela rassure. On se familiarise avec l'épouvantail. Le nombre et la sottise aidant, on reprend ses esprits, bientôt de l'audace et de l'arrogance. « La terre y a-t-elle tourné ?... Peuh !... belle affaire ! Eh bien, c'est la terre qui s'est arrêtée, non le soleil, voilà tout. La Bible n'est pas confondue, mais glorifiée. »

On prend même l'offensive. Du haut de la force matérielle, on tranche du mépris et de la superbe. On traite ses adversaires d'ignorants. Il faut parler haut dans ce monde. On ne réussit que par l'insolence. Fort bien. Le mariage du miracle et de la nouveauté est conclu, pas un mariage d'inclination, ni même de raison,.... un mariage forcé. Il y a eu des rires sous cape à la noce. Aussi en parle-t-on le moins possible. On flaire le divorce.

En effet, la rupture ne tarde pas. Une nouvelle découverte, l'équivalence de la chaleur et du mouvement met le contrat en morceaux. La terre, s'arrêtant, entrerait en fusion. Qu'en dites-vous, Révérend Père ? Comment le Seigneur s'y est-il pris pour « exaucer le vœu de l'ignorant Josué, » sans escamoter la théorie ? Ce n'est pas tout d'arrêter la planète, il faut l'empêcher de fondre. Savez-vous concilier la halte avec l'équivalence mécanique de la chaleur ? Alors, vous êtes un habile homme. On serait curieux de connaître votre procédé.

Allons ! vous essayez en vain d'ajuster la Foi et la Science. Cette œuvre impossible se brise à chaque instant sous vos doigts. Les pièces éclatent d'elles-mêmes. Laissez-là ce piteux amalgame. Il faut choisir. Point de thé de Mme Gibou. Faites votre deuil de la Science, tenez-vous à la Foi. Du moins elle vous conservera une affirmation franche et nette : *Ordre de Dieu*. Le surnaturel... sans limite... sans entraves... sans explications ! L'évangile a dit que les étoiles tomberaient sur la terre ? elles tomberont. — Comment ? — Peu importe. Dieu tiendra sa parole. — La chose est impossible... — Rien n'est impossible à Dieu. — Contraire aux lois naturelles... — Dieu n'obéit pas aux lois. Les lois lui obéissent...

Ainsi de suite. Avec cela et des écus, on est à cheval. Ça fait des mécontents, mais encore plus de brutes ; il reste un bénéfice. Laissez donc rire ou pleurer le bon sens. Les idiots sont à vous. Le stock en regorge pour longtemps, et d'ailleurs vous le tiendrez au complet.

SUZANEL.

(La suite au prochain numéro).

## LE CERVEAU.

« L'âme, dit le spiritualisme, l'âme ou si l'on veut, la pensée est une et indivisible, par conséquent indépendante de la matière, associée à elle quelques instants dans la vie terrestre, elle s'en dégage par la mort, pour retourner à l'immortalité. »

« Erreur ! » répond la Science : « L'âme ou la pensée n'est ni une, ni indivisible. Chacun de ses phénomènes est le produit spécial d'une portion distincte du cerveau, son organe. Sa dépendance de la matière cérébrale est donc complète et absolue. »

Cette vérité ressort chaque jour plus évidente de tous les travaux de la physiologie. En ce moment même l'Académie de médecine agit une question des plus intéressantes, la localisation de la parole.

M. Bouillaud est le premier qui ait constaté la coïncidence de la perte de la parole avec une lésion des lobes antérieurs du cerveau, il en a conclu avec raison que la faculté de parler a son siège dans ces lobes.

M. Broca, précisant davantage encore, circonscrit cette faculté dans la troisième circonvolution du lobe antérieur. Ainsi la parole se trouve localisée dans une portion restreinte de la substance cérébrale. Elle se perd par la destruction de cette partie.

Le Dr Marcé a présenté en 1856 à la Société de biologie un mémoire très curieux sur la perte de la parole coïncidant avec la perte de l'écriture et de la lecture. Des individus, sachant écrire avant leur maladie, ne peuvent plus tracer que des ronds, des barres, des signes illisibles ; d'autres fois, ils peuvent écrire un nombre composé d'un seul chiffre sans aller au-delà ; quelques-uns ne peuvent écrire

targues, andouilles, langues de bœufs et autres viandes, aussi à la charge de la ville.

Ceux de Valladolid élevaient, en grand nombre, à leurs dépens, sur le passage du cortège, des arcs de triomphe représentant la Paix, la Félicité, l'Abondance, la Fortune, prolixes et embellementés, tous et quelconques dons du ciel dont les figures étaient sous le règne de Sa Sainte Majesté.

Finalement, outre des arcs pacifiques, il en serait placé quelques autres où l'on verrait peints en vives couleurs des attributs moins beaux, tels que siges, lions, lancees, halberdes, épous à la langue flamboyante, haquebutes à croc, canons, fauconneaux, courtauds à la grosse goule et autres engins montrant imagièrement la force et puissance guerrière, de Sa Sainte Majesté.

Quant aux lumières à éclairer l'église, il serait permis à la gilde des chérifs de fabriquer gratis plus de vingt mille cierges, dont les bouts non consumés reviendraient au chapitre.

Pour ce qui était des autres dépenses, l'empereur les ferait volontiers, montrant ainsi son bon vouloir de ne pas trop charger ses peuples.

Comme la commémoration exécuter ses ordres, arrivèrent de Rome des nouvelles lamentables. D'Orange, d'Alençon et Frundsberg, capitaines de l'empereur, étaient entrés en la sainte ville, y avaient saccagé et pillé les églises, les chapelles et les maisons, n'épargnant personne, prêtres, nonnains, femmes ni enfants. Le Saint-Père avait été fait prisonnier. Depuis une semaine, le pillage n'avait point cessé, et *reiters* et *land-knechts* vaguaient par Rome, saoulés de nourriture, ivres de buvarie, brandissant leurs armes, cherchant les cardinaux, et disant qu'ils tailleraient assez dans leur cuir pour les empêcher de devenir jamais papes. D'autres ayant déjà exécuté cette menace, se promenaient fièrement dans la ville, portant sur leur poitrine des chapelets de vingt-huit grains ou davantage, gros comme des noix, et tout sanglants. Certaines rues étaient de rouges ruisseaux où gisaient dépoillés les cadavres des morts.

D'autres dirent que l'empereur, ayant besoin d'argent, avait voulu en pêcher dans le sang ecclésiastique et qu'ayant pris connaissance du traité imposé par ses capitaines au pontife prisonnier, il le força à céder toutes les places fortes de ses états, à payer 400,000 ducats et à demeurer en prison jusqu'à ce qu'il se fût exécuté.

Toutefois, la douleur de Sa Majesté fut grande : il déclara sous les apprêts de joie, fêtes et réjouissances, et ordonna de prendre le deuil aux seigneurs et dames de son hôtel.

Et l'enfant fut baptisé en ses langes blancs.

Ce qui fut interprété à sinistre présage.

IV

Comment Ulenspiegel fut étiré.

Ulenspiegel, étant sevré, avait depuis longtemps quitté le sein pour la bouillie, et se mit à grandir comme un jeune peuplier.

Claes alors ne le baisa plus fréquemment, mais l'aima d'un air bourru, aka de ne point l'affadir.

Quand le petit revenait au logis, pleurant d'avoir été frotté trop durement du poing ou du bâton en quelque rixe, Claes, tâtant la place où les coups avaient laissé quelque bosse, lui disait : Que ne te revanches-tu, canard ! Tu eusses ainsi pu pleurer pour n'avoir pas assez frappé !

Et il le battait, parce qu'il avait été battu.

Quand Ulenspiegel demandait un liard pour aller jouer, Soetkins, se fâchant, criait : Qu'as-tu besoin d'aller jouer ? Tu ferais mieux de demeurer néans à lica des fagots.

Ulenspiegel, à ce refus, boudait, criait et sanglotait ; Soetkins menait grand bruit de chaudrons et d'écuellés, afin de se montrer insensible, mais le petit criait plus fort ; la douce mère, alors laissant sa sainte dureté, venait à lui, disant : As-tu assez d'un denier ? Or, notez que le denier valait six liards.

Ainsi, elle l'aima trop, et Ulenspiegel fut roi en la maison.

De l'ordonnance de l'empereur

Ce fut au temps où les humeurs de madame Marguerite, la gouvernante monterait de sa jambe en son corps et y mirent un feu dont elle mourut.

Aux derniers jours de novembre s'en fut vers Dieu le diable, sa pauvre âme méchant par ignorance.

En mourant, elle regretta beaucoup M. Antoine de La-log dont elle eut deux ou trois enfants, nonobstant qu'elle se rassurait pacelle.

Toutefois, Ulenspiegel qui ne savait rien de cette mort, se ballait oriant, allant et chantant sur les carreaux de la cuisine.

Et quand sa mère le prenait dans ses bras, il arrachait d'elle ce qu'il pouvait, lambeaux de de fait de robe ou de coiffe, non sans danger pour ses accoutrements.

Et l'enfant Philippe prenait du plaisir avec un sien valet à faire danser des souris vives dans un grand baquet de fer sur le feu.

Et à Bruxelles, le glas funèbre tinta pendant quarante deux jours pour Mme Marguerite.

Et tous les jours tintait à Valladolid, le rin de l'enfant qui était le glas de mort, de toutes ces petites âmes Arriquoites qui s'en allaient où il leur était commandé d'aller.

En ce temps là aussi, plusieurs hommes avaient été brûlés, pendus ou décapités, maintes femmes et filles avaient été enterrées vivés en vertu des placards de Charles contre l'hérésie.

Claes dit à Soetkin : Femme, quittons la terre de Flandre et nous en allons en de lointains pays.

— Non, dit-elle, je suis plante de cette terre et j'y veux laisser mes feuilles.

— Mais si, demanda-t-il, elles tombent au vent de mort cruelle, ainsi qu'il adoint aux pauvres victimes ?

— Nous ne fûmes, dit-elle, oncques rîhes ni hérétiques et ainsi, nous n'avons rien à craindre des dénonciateurs.

— Ah ! dit Claes, il en est bien de ces vilés gens qui nous dénonceraient aussi bien pour partager avec Sa Majesté une maude de charbons qu'un sac de florins.

Quel était le bien de la pauvre Thannken, veuve de Sis, Kliermacher, qui mourut à Hoyst, enterrée vive, non sans horrible douleur, car le bourreau dut lui remplir la bouche de terre pour l'empêcher de crier et lui brisa la poitrine en dansant sur son corps. De quoi était le riche ?

De rien, si ce n'est de sa bible flat angl, de trois livres d'or et de quelques ustensiles de ménage en étain d'Angleterre, que convoitait sa voisine. Ishamaal Marteus fut brûlé comme sorcière, et auparavant, jetée à l'eau, et parce que son corps surnagea, on y vit du sortilège.

Mais elle avait quelques meubles précieux, et, en un cuirat, sept florins Carolus d'or dont le dénonciateur voulait avoir la moitié et le dixième. Viens-nous-en, commère, la vie n'est plus viable en Flandre, à cause des placard ; cette nuit, j'ai encore entendu à la porte de la maison le chariot de la mort et le squelette s'y asseyant avec un sec bruit d'os. Ce n'est bon présage.

— Il ne faut, dit-elle, vouloir me faire peur, mon homme.

— Je me tairai, commère, répondit Claes.

— Mais, dit-elle, Sa Majesté Impériale, voyant combien les pauvres réformés sont paisibles en ce pays, adoucira la rigueur de ces cruels placards.

Il y perdrait trop, répondit Claes, car il a la moitié de tous les biens confisqués.

Soudain sonne la trompette et grincèrent les cimbales du héraut de la ville. Claes et Soetkin portant tour-à-tour Utespiegel courent avec la foule du peuple à la Maison commune pour y entendre la proclamation nouvelle de Sa Sainte Majesté.

Ils vinrent au lieu où se tenaient sur leurs chevaux, les hérauts sonnant de la trompettes et battant les cimbales, le prévôt tenant la verge de justice et le procureur de la Commune à cheval pareillement tenant les placard des deux mains, et se préparant à le lire à la foule assemblée.

Claes entendit très-bien qu'il était de rechef défendu à tous en général et en particulier, d'imprimer, de lire, d'avoir ou de tenir les écrits, livres ou doctrines de Martin Luther ainsi que ceux de plusieurs autres hérétiques nommés dans le placard.

Sa Majesté y statuait entre autres peines que les suspects ne pourraient jamais exercer d'état honorable. Quand aux hommes retombés en leur erreur ou qui s'y obstinaient, ils seraient condamnés à être brûlés à un feu doux ou vif, dans une maison de paille ou attachés à un potcaan à la bitraire du juge, et les autres à savoir, les hommes par l'épié et les femmes par la fosse. Leurs têtes pour l'exemple devaient être plantées sur un pieu.

Il y avait aussi, pour le bénéfice impérial de Sa Sainte Majesté, confiscation de leurs biens saints et ecclésiastiques ou confiscation avait lieu.

Quant aux dénonciateurs, l'Empereur leur accordait la moitié de tout ce que les accusés possédaient et les biens des pauvres hommes et femmes convaincus d'hérésie n'atteignaient pas cent liens de gros (florins de Flandre) pour une fois. Quant à la part de l'Empereur, il se réservait de l'employer en œuvres pies et de miséricorde, comme il fit au sac de Rome.

Et Claes s'en fut avec Soetkin et Utespiegel tristement.

Ch. DE COSTER.

(La suite au prochain numéro).

Les dépositaires du journal sont prévenus que la deuxième édition du N° 2 est sous presse.

De la liberté de l'enseignement médical, par M. le docteur Dupré. — Prix : 75 centimes. — Chez M. Germer, libraire, 17, rue de l'École-de-Médecine.

LE LATIUM MODERNE, lettre à un Etudiant en Droit, par Eugène Vermerch, étudiant en médecine. — Prix : 60 centimes.

Les Printemps du cœur, par Eugène Vermerch. — Chez Sausset, galerie de l'Odéon.

Nous ne pouvons annoncer au public ces deux petits écrits, sans émettre le regret que M. Vermerch ne mette pas ses qualités naturelles au service d'une idée plus élevée ; la littérature n'est pas un but, elle n'est qu'un moyen.

C. V.

— Pour paraitre chez Marpon sous l'Odéon, Camille Desmoulins. La France libre, 1 vol. — Les Discours de la lanterne, etc. — Le Vicux Cordelier, etc., 1 vol.

Dans un de nos prochains numéros nous apprécierons, comme il convient, ce caractère si complexe de Camille, qui finit par être fatal à la Révolution.

LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE

17, rue de l'École-de-Médecine.

RÉCENTES PUBLICATIONS.

VICTOR MEUNIER. — La Science et les Savants en 1864, 2 vol. in-18. 3 fr. 50

CARLYLE. — Histoire de la Révolution française, traduite de l'anglais, par E. Elias Régault. 1<sup>er</sup> volume, la Bastille, in-18. 3 fr. 50

TAINÉ. — Le Positivisme anglais, étude sur Stuart, Mill. 1 vol. in-18 faisant partie de la Bibliothèque de philosophie contemporaine. 2 fr. 50

TAINÉ. — L'Idéalisme anglais, étude sur Th. Carlyle. 1 vol. in-18, faisant partie de la Bibliothèque de philosophie contemporaine. 2 fr. 50

EN VENTE

Les Hebertistes, par G. Tridon. Brochure in-8, 3 feuilles. — Chez tous les libraires. Prix : 60 c.

Cette consciencieuse étude sur la Révolution est écrite par notre collaborateur avec sa vigueur habituelle. Il en reste à peine quelques exemplaires.

E. V.

Nous annonçons à nos lecteurs l'apparition prochaine d'un livre auquel nous souhaitons de grand cœur, le succès. C'est une étude fantaisiste intitulée Les Sui-vantes de Jésus, où la conscience des recherches est allée à une certaine vivacité de style. Une forme heureuse, un fonds sérieux, des pages émues et entraînantes, que faudrait-il donc encore pour assurer à l'auteur, M. Léon Rousseau, une sympathique réussite. — B. de P.

Le Gérant : E. VAISSE.

Paris. — Imp. Tardieu et G. Juyet, 9, cour des Miracles.

mais ils arrivent encore à exécuter des calculs assez compliqués.

Dans la paralysie générale, quand le bégayement est assez prononcé pour que chaque syllabe se trouve répétée une ou plusieurs fois, on a vu des malades répéter même en écrivant, les mêmes syllabes.

Dans tous ces cas, on trouve une lésion des lobes antérieurs du cerveau. Nous regrettons qu'on n'ait pas insisté sur tous ces détails, dans la discussion qui a eu lieu à l'Académie de médecine.

Tous ces faits, sont la confirmation éclatante du système de Gall. On s'est fort moqué de Gall et de ses bases. Le spiritualisme avait grand intérêt à discréditer cette découverte; le sarcasme et l'insulte. Non! le système de Gall ne s'arrête pas à l'examen de la conformation extérieure de la tête. Il ne consiste pas dans la cranioscopie; il a pour base le principe suivant: « Le cerveau, pris dans son ensemble, est une aggrégation de parties, dont chacune est l'organe d'une faculté particulière. » De là cette conséquence: plus les diverses parties auront de développement, plus les facultés qui en dépendent, seront elles-mêmes développées (1).

Ainsi, s'il est vrai que le cerveau des plus grands animaux surpasse par sa masse celui de l'homme, cette anomalie apparente ne provient que du développement des parties qui président à la vie de relation.

Chez aucun animal, la partie intérieure du cerveau, siège de la pensée, n'est aussi considérable que chez l'homme. De plus, parmi les différentes races humaines et, dans une même race chez les divers individus, le volume et la conformation de cette portion cérébrale sont en raison directe de l'intelligence. Le cerveau d'un nègre pèse moins que celui d'un peau rouge, et le cerveau d'un peau rouge pèse moins que celui d'un blanc.

Il existe aussi une différence entre les sexes. D'après le docteur Hoffmann, sur une moyenne de 70 individus, le cerveau de l'homme serait de 60 grammes plus lourd que celui de la femme.

Mais la grandeur et le poids du cerveau ne sont pas seuls à considérer; il faut tenir compte également de sa forme et de sa structure. Par exemple, les circonvolutions ont une très-grande importance.

« Nulles dans les poissons, les reptiles et les oiseaux, nulles aussi, dans quelques mammifères et très-rudimentaires chez la plupart des rongeurs et des édentés, les circonvolutions cérébrales arrivent à des proportions assez remarquables dans les carnassiers, plus remarquables encore dans les ruminants, et atteignent leurs plus grandes dimensions chez les singes, l'éléphant et surtout chez l'homme, qui en cela domine immensément tout l'embranchement des vertébrés. » (Dictionnaire dit de Nysten).

L'homme, jusqu'à croissance complète, passe successivement par tous les degrés de l'échelle animale, c'est-à-dire que pendant sa vie fatale, sa constitution se rapproche beaucoup de celle des animaux inférieurs. Aussi, ne trouve-t-on pas dans le fœtus de circonvolutions bien marquées; chez l'enfant, elles sont indiquées, mais moins profondes que chez l'adulte. Chez le vieillard, l'espace qui sépare les circonvolutions est bien plus considérable que pendant l'âge mûr; cela tient au retrait de la masse cérébrale qui s'atrophie et se ratatine. En outre, la composition chimique du cerveau du vieillard se rapproche de celle de l'enfant. La science confirme donc en tout point ce que l'observation avait entrevu depuis longtemps. Albers, à Bonn, a constaté que le cerveau des personnes qui, pendant leur vie, s'étaient livrées à un travail intellectuel, assidu, était d'une substance très-ferme, et que la substance grise et les anfractuosités étaient très-sensiblement développées. (Buchner, *Force et matière.*)

La substance cérébrale est composée de deux parties essentiellement distinctes, l'une grise, l'autre blanche. La première se trouve à la surface, la seconde est au centre. Les recherches microscopiques ont démontré que la substance blanche était composée uniquement de fibres, qui ont pour but la transmission de l'influx nerveux élaboré dans les cellules, dont l'ensemble constitue la substance grise. On pourrait, sous ce rapport, comparer le cerveau à une pile électrique. La substance blanche formerait les fils, les conducteurs; la substance

grise serait représentée par les éléments de la pile, c'est-à-dire par les foyers d'électricité. Plus il y aura d'éléments, plus la quantité d'électricité sera considérable; de même, plus il y aura de cellules nerveuses, plus l'intelligence sera manifeste.

M. Longet, d'après un examen comparatif d'un grand nombre de cerveaux humains, a démontré que la substance grise présente des différences notables d'épaisseur chez les différents individus, et il ajoute: « Il est permis de croire que toutes ces variétés d'organisation individuelle ne sont pas sans influence sur la puissance et l'énergie de l'intelligence, quand on considère que les cerveaux d'idiots ne sont revêtus que d'une quantité peu considérable de substance grise, partiellement décolorée ou atrophiée, ou quelquefois même absente sur une assez grande surface. » (Longet, *Traité de physiologie*, tome I, p. 663.)

Tout récemment, un jeune médecin aliéniste des plus distingués, me rapportait l'autopsie d'un idiot qui, depuis sa naissance, avait eu à peine quelques lueurs d'intelligence. Presque toute la masse cérébrale était formée de substance blanche. Le cervelet surtout ne possédait pas la moindre parcelle de substance grise.

Nous comprenons maintenant l'importance des circonvolutions, car elles ont pour but de multiplier la surface extérieure du cerveau. Or cette surface étant uniquement composée de substance grise, les circonvolutions nombreuses et profondes ont pour résultat d'augmenter la quantité de substance grise, ou ce qui revient au même, de multiplier le nombre des cellules nerveuses.

Ajoutons encore l'observation faite par M. Kuss, de Strasbourg, et de laquelle il résulte que les cerveaux d'idiots renferment dans leur intérieur, une grande quantité de tissu cellulaire.

Enfin, M. Flourens est parvenu à enlever chez divers animaux les parties supérieures du cerveau. L'animal peut vivre ainsi mutilé des mois et des années. Mais ses facultés intellectuelles sont diminuées en raison du volume du cerveau enlevé. On voit ces fonctions décroître à mesure que le scapel détache une nouvelle couche de portion cérébrale. Les animaux, après cette opération, restent immobiles, insensibles, hébétés.

Il est donc incontestable aujourd'hui, que l'intelligence est en rapport, non pas seulement avec le poids du cerveau, mais aussi avec la proportion de substance grise. D'un autre côté, la discussion qui a eu lieu à l'Académie de médecine, prouve cet autre principe, que chaque partie du cerveau à une fonction propre, et que si cette partie vient à être altérée ou détruite, la fonction sera également altérée ou détruite. Il est dès lors impossible de considérer les facultés intellectuelles comme un principe unique, indivisible et indépendant de la matière.

Toutes les recherches scientifiques modernes démontrent à l'évidence la vérité de ces propositions. Il faut beaucoup d'infatuation métaphysique et encore plus de frayeur de la gent ontologiste, spiritualiste et officielle, pour ne pas proclamer hautement des faits aussi manifestes. Après les travaux de MM. Broca, Flourens, Robin, Vogt, Vulpian etc. il n'est plus possible de soutenir sérieusement la nature personnelle et immatérielle de l'âme. Ce n'est plus seulement faire preuve d'ignorance, c'est afficher la vénalité philosophique. Mais hélas! que de savants dont on peut dire: peu de places scientifiques éloignent des idées religieuses et spiritualistes, beaucoup de places, et de gros traitements en rapprochent.

ERNEST GÉRARD.

## CAMELEO LE PHILOSOPHE

FANTAISIE BIOGRAPHIQUE

(Suite).

1852 arrive, Caméléo rentre sous sa tente. Il songe alors à devenir un philosophe populaire. Il écrit divers ouvrages de vulgarisation philosophique, des traités sur la morale, sur la tolérance, sur la liberté.

Sa philosophie est un éclectisme perpétuel, il concilie le christianisme avec le spiritisme, le protestantisme avec le mahométisme, le bouddhisme avec le sens commun, Manou avec Christ et Confucius, Averroès avec saint Anselme et Hegel avec Dugald-Stewart. C'est du reste un équilibriste émérite, une sorte de Pradier qui jongle avec les idées comme l'équilibriste de la place de la Madeleine

jonglait avec les bâtons. Il n'y a qu'une sorte de philosophes qu'il n'aime pas: Voltaire, Diderot, Condillac, les philosophes lumineux du grand siècle. Le soleil fait clignoter les yeux des chauve-souris.

Il s'intéresse désormais au sort des ouvriers, des crèches, des femmes, de l'enseignement professionnel, des ateliers, des bibliothèques populaires où l'on n'admet que des ouvrages bourgeois. Il oublie les anathèmes qu'il a lancés contre les économistes politiques et se fait recevoir membre de leur société.

Dès lors ses livres imprimés à cent mille exemplaires font la fortune des libraires. Ils sont traduits dans toutes les langues: en anglais, en espagnol, en allemand, en slave, en portugais, en russe, en grec moderne, en persan, en arménien, en arabe, en copte, en zingari, en persi et en hébreu.

Malgré tout, Caméléo n'était pas encore un philosophe populaire. Pour le devenir, il avise à un moyen ingénieux et qui montre bien les ressources de cet esprit fertile en expédients.

Caméléo se fait tout à tous: il attire à lui les bons jeunes gens de l'électisme ou de la fantaisie, les publicistes et les distributeurs de renommée, les chroniqueurs des cinq parties du monde.

Avant tout il veut avoir un salon. On ne sait pas assez toute la puissance qu'il y a dans ces trois mots magiques:

*Avoir un salon.*

Rester chez soi un jour de la semaine, offrir à ses invités des verres d'eau sucrée, des grogs, de la bière, des pipes ou des cigares, c'est là ce qui s'appelle avoir un salon et former un groupe.

C'est ouvrir une école d'admiration mutuelle, qui a ses flatteurs et ses courtisans et sur la porte de laquelle on écrit en lettres d'or:

« Nul n'aura de l'esprit hors nous et nos amis. » C'est là le procédé rudimentaire des simples et des apprentis ambitieux.

Caius a son groupe de fervents amis. On vient chez lui en pantouffles et en berrets, dans une tenue avec laquelle on ne serait pas admis à la *Reine-Blanche*. On ne parle pas chez Canisius, on pécore; on ne pécore pas, on hurle.

Chez Scévola, il faut avoir un habit noir ou tout au moins une redingote noire. Les pantouffles ou les berrets seraient ignominieusement consignés. On y cause spirituellement et surtout on y décoche des épigrammes sans s'égosiller.

Chez Pontifex on fait et on défait des religions. Les femmes y sont admises, pourvu qu'elles aient cinquante ans ou qu'elles soient laides.

Chez Caméléo on n'est admis qu'en tenue de notaire: cravate blanche, habit noir, des gants. Le fantaisiste qui viendrait en paletot blanc, avec une pipe dépassant la poche extérieure, ferait l'effet d'une tache d'huile sur une robe de soie.

Caméléo servit du thé. C'est à merveille. Mais ce qui fut le comble de l'art, il donna à dîner. Avoir un jour par semaine table ouverte: faire manger à ses conviés des potages aux nids d'hirondelle, du caviar, cher aux estomacs russes, des viandes délicatement préparées, du gibier, des primeurs, des langues de paon ou de faisan, des ananas et des confitures des îles; faire boire à ses hôtes du chambertin, année de la comète, du château-margaux, retour de l'Inde, du xérès, venu de l'expédition du Trocadéro et du marsala, c'est s'élever au-dessus du commun des inviteurs, de toute la distance du Géant au-dessus des ballons lancés dans les réjouissances publiques.

Le cuisinier de Caméléo est un grand homme. C'est la muse qui devra couronner le front du maître, si un nouvel Ingres fait jamais le portrait de ce Chérubini de l'éloquence et de la philosophie.

Journalistes et chroniqueurs s'abattent chez Caméléo, comme les corbeaux, qui sentent la chair fraîche. Étiez-vous au dernier lundi de Caméléo? Il a été en verve et ses asperges en branche étaient arrosées d'une sauce à réveiller un Cambacérés...

Le plus grand philosophe du siècle, ce n'est ni *Vacalea* ni *Litteratus*, pauvres hères qui dînent d'un modeste pot au feu et ne truffent pas les autres.

C'est Caméléo, le Mécène des gens de lettres ou des politiques, le restaurateur émérite et gratuit de tout ce qui a un nom.

*Gloria in excelsis... à Caméléo!*

Le nom de Caméléo fut dans toutes les bouches, comme la reconnaissance était dans tous les estomacs.

Faut-il s'étonner, si un beau jour, poussé par le

(1) Si nous sommes bien informés, M. Colin d'Alfort prépare un travail sur le crâne des chiens des différentes races. Ce travail sera une nouvelle confirmation du système de Gall.

souffle populaire, entraîné, bien malgré lui, je vous le jure, par des députations spontanées d'étudiants, d'ouvriers, de bourgeois et de gardes municipaux, Caméléo oublia certaines pages qu'on n'a point oubliées.

N'avait-il pas d'ailleurs à se consoler d'un échec? L'Académie avait eu à décerner un prix de vingt mille francs, don d'une cassette auguste. Caméléo s'était mis sur les rangs. L'Académie, après avoir délibéré gravement, longuement, s'il ne conviendrait pas de décerner le prix au chanoine *Vermack*, l'auteur d'un roman de sentimentalité vertueuse et ennuyeuse, avait couronné un vétéran stratège pour son interminable compilation : *Victoires et conquêtes de la grande armée*.

Avant de se lancer dans la mêlée, Caméléo présenta sa tête à l'objectif d'un photographe. Il fit tirer son portrait-carte à cent cinquante-mille exemplaires et les distribua aux bons jeunes gens de son groupe, pour qu'ils en inondassent les faubourgs et la banlieue. Il serra, à triple tour, son habit noir, sa cravate blanche et sa décoration, revêtit une redingote noire assez rapée, qu'il avait achetée au Temple, et se fit une tête de contre-maitre en disponibilité. Enfin il prend un cabriolet au mois et, fouette cocher!

Pendant trois semaines, il visita les uns après les autres tous ses électeurs. Il s'entretenait avec leurs femmes, bénissait les enfants, pérorait, causait, pleurait d'attendrissement. Il serrait les mains cal'euses des rudes ouvriers, frottait sa redingote aux blouses des faubourgs, dînait chez les marchands et attrapa un rhume qui dégénéra en pneumonie, puis en laryngite.

Enfin — le même jour, il est nommé — le matin, membre de l'Académie des Sciences morales — et le soir.

Tout Paris illumine.

Seul, *Uterque* n'illumine pas!

Depuis qu'il est député, Caméléo continue à avoir une laryngite...

Caméléo n'a plus désormais qu'une ambition : être de l'Académie Française.

Il en sera.

Et pourquoi non? *Calvin, Torquemada, Hortensius, Nullus, Variabilis, Appollodore, Loyola* ne sont-ils pas ses amis?

Le jour de sa réception, Monseigneur *Vulpilus*, l'évêque philosophe, donnera l'accolade à Caméléo.

Les deux sœurs immortelles, la Religion et la Philosophie, seront réconciliées.

Furieux de voir le rêve de toute sa vie réalisé, *Uterque* en crévera de dépit.

Et Caméléo guéri de sa laryngite prononcera son oraison funèbre, d'une voix brisée par l'émotion!

TERMITE.

## VIE ET AVENTURES JOYEUSES ET GLORIEUSES

de *Thyl Ulenspiegel*

AU PAYS DE FLANDRE ET AILLEURS.

(Suite).

VI

*Des fruits de Soetkin et de Katheline.*

Soetkin portait sous la ceinture un signe de maternité nouvelle; Katheline était enceinte pareillement, mais, par peur, n'osait sortir de sa maison.

Quand Soetkin l'allait voir : « Ah ! lui disait la dolente engraissée, que ferai-je du pauvre fruit de mes entrailles? Le faudra-t-il étouffer? J'aimerais mieux mourir. Mais si les sergents me prennent ayant un enfant sans être mariée, ils me feraient comme à une fille d'amoureuse vie, payer vingt florins, et je serai fouettée sur le grand marché. »

Soetkin lui disait alors quelque douce parole pour la consoler, mais, pensant à Katheline, elle devenait songeuse en son logis. Donc, elle dit un jour à Claes :

— Si, au lieu d'un enfant j'en avais deux, me battraistu, mon homme?

— Je ne le sais, dit-il.

— Mais, dit-elle, si ce second n'était pas sorti de moi et fut comme celui de Katheline, le fruit d'un inconnu, du diable peut-être.

— Les diables, dit Claes, produisent feu, mort ou fumée, mais des enfants, non. Je tiendrais pour mien l'enfant de Katheline.

— Tu le ferais? dit-elle.

— Je l'ai dit, répartit Claes.

Soetkin alla porter chez Katheline la nouvelle.

En l'entendant, celle-ci, ne se pouvant tenir, s'exclama toute ravie : « Il a parlé, le bon homme, parlé pour le salut de mon pauvre corps. Il sera béni par Dieu, béni par diable, si c'est, dit-elle toute frissante, le diable qui te créa, pauvre petit qui t'agites en mon sein. »

Soetkin et Katheline mirent au monde, l'une un garçonnet, l'autre une fillette.

Tous deux furent portés à baptême comme fils et fille de Claes.

Le fils de Soetkin fut nommé Hans et ne vécut point.

La fille de Katheline fut nommée Nele et vint bien.

Elle but la liqueur de vie à quatre flacons, qui furent les deux de Katheline et les deux de Soetkin.

Et les deux femmes s'entrebattaient doucement pour savoir qui donnerait à boire à l'enfant.

Mais, malgré son désir, force fut à Katheline de laisser tarir son lait, afin qu'on ne lui demandât point d'où il lui venait sans qu'elle eût eu d'enfant.

Quand la petite Nele fut sevrée, elle la prit chez elle, et ne la laissa point aller chez Soetkin avant qu'elle ne l'appelât sa mère.

Les voisins disaient que c'était bien à Katheline qui avait du bien, de nourrir l'enfant des Claes, qui vivaient pauvrement leur vie besogneuse.

VII

*Des plaisirs d'Ulenspiegel.*

Soetkin dit un jour à Claes : « Mon homme, j'ai l'âme navrée; voilà trois jours que l'enfant a quitté la maison; ne sais-tu où il est? »

Claes répondit tristement : « Il est où sont les chiens vagabonds, sur quelque grand route, avec des vauriens de son espèce. Dieu fut cruel en me donnant un tel fils. Quand il naquit, je vis en lui, la joie de nos vieux jours, un outil de plus en la maison, je comptais en faire un manouvrier, et le sort méchant en fait un larron et un fainéant. »

« — Ne sois point si dur, mon homme, dit Soetkin, notre fils n'ayant que huit ans, est en pleine folie d'enfance, ne faut-il pas qu'il laisse, comme les arbres, tomber ses glumes sur le chemin avant de se parer de ses feuilles qui sont aux arbres populaires, honnêteté et vertu. Il est malicieux, je ne l'ignore, mais sa malice tournera plus tard à son profit, si au lieu de s'en servir pour de méchants tours, il l'emploie à quelque utile métier. Il se gausse du prochain volontiers, je ne le conteste, mais aussi plus tard, il tiendra bien sa place en quelque gaie confrérie. Il rit sans cesse, mais les trognes aigres avant d'être mûres, sont un méchant pronostic pour le visage à venir. S'il court, c'est qu'il a besoin de grandir; s'il ne travaille point, c'est qu'il n'est pas à l'âge où l'on sent que le labeur est devoir, et s'il passe quelquefois dehors, jour et nuit, la moitié d'une semaine, c'est qu'il ne sait pas de quelle douleur il nous afflige, car il a bon cœur et il nous aime. »

Claes, hochant la tête, ne répondait point, et Soetkin, quand il dormait, pleurait la nuit toute seule.

Le matin, pensant que son fils était malade au coin de quelque chemin, elle allait sur le pas de la porte voir s'il ne revenait point, mais elle ne voyait rien, et elle s'asseyait contre la fenêtre, regardant de là dans la rue. Bien des fois son cœur dansait dans sa poitrine au bruit du pas léger de quelque garçonnet, mais quand il passait, elle voyait que ce n'était pas son Ulenspiegel, et alors elle pleurait, la dolente mère.

Cependant Ulenspiegel, avec ses camarades vauriens, était à Bruges, au marché du samedi.

Là se voyaient, à part les cordonniers et les savetiers dans des échoppes, les tailleurs, marchands d'habits, les *miesevangens* d'Anvers, qui sont les preneurs de mésanges, les marchands de volaille, les larrons ramasseurs de chiens, et des acheteurs de toutes sortes, bourgeois, bourgeois, valets et servantes, pannetiers, sommeliers, coquassiers et coquassières, et tous ensemble, marchands et chalands, criant, décrivant, vantant et avilissant la marchandise.

Dans un coin du marché était une loqueteuse tente de toile montée sur quatre méchants pieux.

A l'entrée de cette tente, un manant du plat pays d'Alost montrait pour deux patards, aux dévôts eurieux, un morceau de l'épaule de Sainte Marie-Egyptienne. Il brailait d'une voix cassée les mérites de la sainte, et n'omettait point en sa ballade comment elle paya en belle mon-

naie de nature un jeune passeur d'eau, pour ne point, en refusant son salaire à ce manouvrier pêcher contre le Saint-Esprit.

A côté du manant était une vieille édentée et chassieuse, pinçant d'une méchante viole, tandis qu'une fille mignonne chantait près d'elle comme une fauvette; mais nul ne l'entendait, car la vieille criait comme un aigle. Au-dessus de la tente se balançait, à deux perches, et tenu aux oreilles, un baquet plein d'eau bénite à Rome, ainsi que le chantait la vieille. Ulenspiegel, regardant ce baquet, devenait songeur.

A un pieu de la tente était attaché un baudet, nourri de plus de foin que d'avoine. La tête basse, il regardait la terre sans nulle espérance d'y voir pousser des char-dons.

— Camarades, dit Ulenspiegel à ses amis, en leur montrant l'homme brillant et l'âne brassant mélancolie; puisque le maître chante si bien, il faut aussi faire chanter le baudet. Etant donc allé à la boutique prochaine acheter du poivre pour un liard, il leva la queue de l'âne et mit le poivre dessous.

Puis, avec ses camarades, il s'alla placer à quelque distance de là pour jouir du spectacle.

L'âne, sentant le poivre, regarda sous sa queue pour voir d'où lui venait cette chaleur inaccoutumée. Croyant qu'il y avait le diable ardent, il voulut courir pour lui échapper, se mit à braire et à ruer, et secoua son poteau terriblement. A ce premier choc, le baquet qui était entre les deux perches se renversa, *éclaboussant toute son eau par terre*; ce dont furent très-bien lavés tous ceux qui se trouvaient sous la tente, qui bientôt avec ses quatre pieux s'affaissa comme un château de cartes. Et Thyl et ses camarades entendirent sortir de dessous la toile un grand bruit de geignements et de lamentations. Car tous les dévôts qui étaient là, s'accusant l'un l'autre d'avoir fait verser le baquet, s'étaient fâchés tout jeune et s'entrebâillaient de furieux horions. La toile se soulevait sous l'effort des combattants. Chaque fois qu'Ulenspiegel voyait s'y dessiner quelque forme ronde, il piquait dedans avec une aiguille. Et c'était alors de plus grands cris sous la toile et une plus ample distribution d'horions.

Et il était bien joyeux.

Mais il le fut bien davantage en voyant le baudet s'enfuir en traînant derrière lui toile, baquet et pieux, et le baes de la tente, sa femme et sa fille, s'accrochant à tout ce bagage. L'âne qui, ne pouvant plus courir, brayait le museau en l'air et ne cessait cette musique que pour regarder sous sa queue si le feu qui y brûlait ne s'allait point éteindre.

Mais les dévôts continuaient leur bataille.

VIII

*Des délassements de Philippe.*

Ainsi que croissait en malice et gaieté le fils vaurien du pauvre charbonnier, végétait en maigreur et mélancolie le rejeton dolent du sublime empereur. Les dames et les seigneurs le voyaient comme un vieillard traîner par les chambres et les corridors de Valladolid, son corps frêle et ses jambes branlantes qui semblaient porter avec peine le lourd poids de sa grosse tête coiffée de blonds et raides cheveux.

Sans cesse cherchant les coins noirs, il y restait assis longtemps, étendant les jambes. Si quelque valet lui marchait dessus par mégarde, il le faisait fouetter et prenait son plaisir à l'entendre crier sous les coups. Mais il ne riait point. Le lendemain, allant tendre ailleurs ces mêmes pièges, il s'asseyait de rechef en quelque corridor, les jambes étendues. Les dames, seigneurs et pages, en courant ou autrement, se heurtaient à lui, tombaient et se blessaient. Il y prenait son plaisir, mais il ne riait point.

Quand par hasard ils l'avaient, sans le voir, cogné en passant, il criait comme si on l'eût frappé de cent couteaux, et il était aise sournoisement en voyant leur effroi; mais il ne riait point.

Sa Sainte Majesté fut avertie de ces façons de faire et manda qu'on ne prit point garde à l'infant, disant que s'il ne voulait pas qu'on marchât sur ses jambes, il ne devait point se mettre là où se posaient les pieds. Cela déplut à Philippe, mais il n'en dit rien, et on ne le vit plus, sinon quand en un clair jour d'été, il allait chauffer au soleil, dans la cour, son corps frissonnant.

Un jour, Sa Majesté Charles-Quint, revonant de ses guerres, le vit ainsi mélancoliant : « Mon fils, lui dit-il,

que tu diffères de moi. A ton âge, j'aimais à grimper sur les arbres pour y poursuivre les écureuils, je me faisais, en m'aidant d'une corde, descendre le long de quelque rocher à pic, pour aller dans leur nid dénicher les aiglons. Je pouvais à ce jeu laisser mes os, mais ils n'en devinrent que plus durs. A la chasse, les fauves s'enfuyaient dans le bois, quand ils me voyaient venir armé de ma bonne arquebuse.

— Ah ! soupira l'enfant, j'ai mal au ventre, monseigneur père.

— Le vin d'Espagne y est un remède souverain.

— Je n'aime point le vin, dit l'enfant, j'ai mal de tête, monseigneur père.

— Mon fils, dit Charles, il faut courir, sauter et gambader, ainsi que font les enfants de ton âge.

— J'ai les jambes roides, monseigneur père.

— Comment, dit Charles, ne le seraient-elles point, si tu ne t'en sers pas plus que si elles étaient de bois ? Je te vais faire attacher sur quelque cheval bien in-gambe.

L'enfant pleura : Ne m'attachez pas, dit-il, j'ai mal aux reins, monseigneur père.

— Mais, dit Charles, tu as donc mal partout ?

— Je ne souffrirais point, si on me laissait en repos, répondit l'enfant.

— Pense-tu, demanda l'empereur impatient, passer ta vie royale à rêvasser comme clercs ? A ceux-là, s'il faut pour tacher d'entre leur parchemin, silence, solitude et recueillement ; à toi, fils du glaive, il faut sang chaud, œil de lynx, pieds de cerf, ruse de renard, cœur de lion. Pourquoi te signes-tu ? Sang-Dieu ! ce n'est point aux lionceaux à singer les femelles égrenées de patenôtres !

— L'Angelus, monseigneur père, répondit l'enfant.

## IX

## De l'enfant et de la guenon.

L'empereur, étant revenu de guerre, demanda où était son fils Philippe, et pour quelle cause il ne l'était point venu saluer.

L'archevêque gouverneur répondit que l'enfant ne l'avait point voulu, car il n'aimait, disait-il, que livres et solitude.

L'empereur s'enquit où il se tenait en ce moment.

Le gouverneur répondit qu'il le fallait chercher partout où il faisait noir. Ils le firent.

Ayant traversé bon nombre de salles où le soleil entraînait clair, ils vinrent finalement à une façon de réduit sans pavement et éclairé par une lucarne. Là ils virent, enfoncé dans le sol, un poteau auquel était attachée par la taille et le cou une guenon toute petite et mignonne, envoyée des Indes à Son-Altesse pour la réjouir par ses jeunes ébattements. Au bas du poteau fumaient des fagots rouges encore. Il y avait dans le réduit une mauvaise odeur de poil brûlé. La pauvre bestiole avait tant souffert de ce feu qu'il semblait être non pas celui d'un animal ayant eu vie, mais un fragment de racine rugueuse et tordue. Sa bouche était ouverte comme pour crier la mort il s'y voyait de l'écume sanglante : et l'eau de ses larmes mouillait encore sa face.

— Qui a fait ceci ? demanda l'empereur.

L'archevêque n'osa répondre, et tous deux demeurèrent sans parler, muets et colères.

Soudain, en ce silence, fut entendu un faible bruit de toux qui venait d'un coin à l'ombre derrière eux. Sa Majesté vit dans le coin l'enfant Philippe tout de noir vêtu et suçait un citron.

— Don Philippe, dit-il, viens me saluer.

L'enfant, sans bouger, le regarda avec des yeux craintifs ou il n'y avait point d'amour.

— Est-ce toi, demanda Charles, qui as brûlé à ce feu cette bestiole ?

— L'enfant baissa la tête.

Mais l'empereur : Si tu fus assez cruel pour le faire, sois assez vaillant pour le dire.

L'enfant ne répondit point.

L'empereur lui arracha le citron des mains, le jeta violemment par terre, et allait battre son fils pissant de peur, quand l'archevêque l'arrêtant, lui dit à l'oreille :

— Son Altesse sera un jour grand brûleur d'hérétiques.

L'empereur sourit dans sa barbe, et tous deux sortirent laissant l'enfant seul avec sa guenon.

## X

## De Verlooren Kost.

Novembre était venu, le mois grelard où les toussoux s'en donnent à cœur-joie de la musique de phlegmes. C'est aussi en ce mois que les garçonnets s'abattent par troupes sur les champs de navets, y pillant et maraudant ce qu'ils peuvent, à la grande colère des paysans qui courent vainement derrière eux avec des fourches et des bâtons.

Or, un soir qu'Ulenspiegel s'en revenait de maraude, il entendit près de chez lui, dans un coin de haie, un gémissement. Se baissant, il vit sur quelques pierres un chien gisant.

— Ça, dit-il, plaintive biestelette, que fais-tu là si tard ?

Le caressant, il sentit que le dos était humide, humides aussi les pierres sur lesquelles il gisait. Cette humidité était du sang, et les pierres avaient été lancées par de petits paysans, il en avait même une au cou avec laquelle on l'allait voulu noyer.

Ulenspiegel entendait qu'il criait quand il lui touchait la patte, le prit doucement par la peau du cou, la coucha sur le dos puis sur ses deux bras, et l'emmena ainsi au logis. En entrant, il dit à Claes et à Soetkin :

— J'emmène un blessé, qu'en faut-il faire ?

— Le panser, répondit Claes.

Ulenspiegel mit le chien sur la table, Claes, Soetkin et lui virent alors, à la lumière de la lampe, que c'était un petit roussiau du Luxembourg et qu'il était blessé au dos. A trois ils épongèrent les plaies, les vêtirent de baume et les enveloppèrent de linge. Ulenspiegel porta l'animal dans son lit, quoique Soetkin le voulut avoir dans le sien, redoutant, disait-elle, qu'il ne le blessât dans son sommeil, car il était alors comme un diable dans un bénitier.

Mais Ulenspiegel fit ce qu'il voulait, et soigna si bien le roussiau, qu'au bout de six jours il marchait comme ses pareils, la queue en l'air fièrement.

Claes le nomma *Verlooren Kost*, la dépense inutile, parce qu'il mangeait et ne travaillait point.

## XI

## Des amours du prince Philippe et de Thys Ulenspiegel.

L'enfant ayant treize ans, vaguait comme de coutume par les corridors, escaliers et chambres du château. Mais le plus souvent on le voyait rôdant autour de l'appartement des dames, afin de faire noise aux pages, qui par reillement à lui, étaient comme chats à l'affût dans les corridors. D'autres, se tenant dans la cour, chantaient le nez en l'air, quelque tendre ballade.

L'enfant, en les entendant, se montrait à une fenêtre, et ainsi effrayait-il les pauvres pages qui voyaient ce pâle museau au lieu des doux yeux de leur belle.

Il était parmi les dames de la cour une gentille femme flamande de Dudzele, près de Damme, bien en chair, beau fruit mûr et belle merveilleusement, car elle avait des yeux verts et des cheveux roux crepelés brillants, comme un plat d'or. D'humeur gaie et de complexion ardente, elle ne céda jamais à personne son penchant pour le fortuné seigneur à qui elle octroyait sur ses belles terres, le céleste privilège de franchise d'amour. Il en était un présentement, beau et fier, qu'elle aimait. Tous les jours à certaine heure, elle l'allait trouver, ce que Philippe apprit.

S'asseyant sur un banc à l'écart, il la guetta au passage, et comme elle passait devant lui, l'œil vif, la bouche entr'ouverte, accorte, sortant du bain, parfumée et faisant chanter autour d'elle ses accoutrements de brocard, elle vit l'enfant qui, se levant de son banc, lui dit : Madame, ne vous pourriez-vous arrêter un moment ?

Impatiente comme une cavale au moment où elle va courir au bel étalon hennissant dans la prairie, elle répondit :

— Altesse, chacune ici doit obéir à votre princière volonté.

— Asseyez-vous donc là près de moi, dit-il, puis la regardant durement et cauteusement : Récitez-moi le *Pater* en langue flamande. On me l'apprit, mais je l'oubliai.

La pauvre dame alors de réciter le *Pater*, et lui de l'engager à le dire plus lentement.

Et ainsi il força cette pauvre dame d'en dire jusques à dix, elle qui croyait l'heure venue de réciter d'autres orémus.

Puis la louangeant, il lui parla de ses beaux cheveux, de son teint vif, de ses yeux clairs, mais il n'osa rien lui dire ni de ses épaules charnues, ni de sa gorge ronde, ni de rien autre chose.

Quand elle crut pouvoir s'en aller et déjà regardait dans la cour où l'attendait son seigneur, il lui demanda si elle savait bien ce que sont les vertus de la femme ?

Comme elle ne répondait point de peur de mal dire, il parla pour elle et la patrocina, il dit : Vertus de femme, c'est chasteté, soin d'honneur et prude vie.

Il lui conseilla aussi de se vêtir décentement et de bien cacher tout ce qui était à elle.

— Elle fit signe de la tête que oui, disant que pour son Altesse hyperboréenne, elle se couvrirait plutôt de dix peaux d'ours que d'une aune de mousseline.

L'ayant fait quinaud par cette réponse, elle s'enfuit joyeuse.

Cependant, le feu de jeunesse était aussi allumé dans la poitrine de l'enfant, mais ce n'était point ce feu ardent qui pousse aux hauts faits les fortes âmes, ni le doux feu qui fait pleurer les tendres cœurs, ni le feu clair qui mène aux sérénades la joyeuse jeunesse : c'était un sombre feu venu d'enfer où Satan l'alluma, sans doute. Et il brillait dans les yeux gris de l'enfant comme en hiver, la lune, sur un charnier. Et il le brûlait cruellement.

Se sentant sans amour pour les autres, le pauvre sournois n'osait s'offrir aux dames ; il allait alors dans un coin bien écarté, en une petite chambre crépie à la chaux, éclairée par d'étroites fenêtres où d'habitude il grugeait ses pâtisseries et où les mouches venaient en foule à cause des miettes. Là il leur écrasait lentement la tête contre les vitres et il en tuait des centaines jusqu'à ce que ses doigts tremblaient trop fort pour qu'il pût continuer sa rouge besogne.

Et il prenait un vilain plaisir à ce cruel délassement, car lasciveté et cruauté sont deux sœurs infâmes.

Il sortait de ce réduit plus triste, qu'auparavant. Et chacun et chacune fuyaient quand ils le pouvaient, la face de ce prince pâle comme s'il fût nourri de champignons de plaies.

Et la dolente Altesse souffrait, car mauvais cœur, c'est douleur.

Ch. DE COSTER.

(La suite au prochain numéro.)

## LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE

47, rue de l'École-de-Médecine.

## RÉCENTES PUBLICATIONS.

VICTOR MEUNIER. — *La Science et les Savants en 1864*, 2 vol. in-18. 3 fr. 50

CARLYLE. — *Histoire de la Révolution française*, traduite de l'anglais, par E. Élias Régnaud. 1<sup>er</sup> volume, la *Bastille*, in-18. 3 fr. 50

TAINÉ. — *Le Positivisme anglais, étude sur Stuart Mill*. 1 vol. in-18 faisant partie de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*. 2 fr. 50

TAINÉ. — *L'idéalisme anglais, étude sur Th. Carlyle*. 1 vol. in-18, faisant partie de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*. 2 fr. 50

## EN VENTE

*Les Hébertistes*, par G. Tridon. Brochure in-8°, 3 feuilles. — Chez tous les libraires. Prix : 60 c.

Cette consciencieuse étude sur la Révolution est écrite par notre collaborateur avec sa vigueur habituelle. Il en reste à peine quelques exemplaires.

E. V.

Nous annonçons à nos lecteurs l'apparition prochaine d'un livre auquel nous souhaitons de grand cœur, le succès. C'est une étude fantaisiste intitulée *les Suivantes de Jésus*, où la conscience des recherches est alliée à une certaine vivacité de style. Une forme heureuse, un fonds sérieux, des pages émues et entraînantes, que faudrait-il donc encore pour assurer à l'auteur, M. Léon Rousseau, une sympathique réussite. — B. de P.

Le Gérant : E. VAISSIER.

Paris. — Imp. Turfin et Ad. Juvet, 9, cour des Miracles.